

VOUS AVEZ DIT : GENRE ?

On commence à parler du « genre » sans bien savoir de quoi il s'agit. Trois conférences sur le sujet ont été proposées en décembre à la paroisse, sous le titre « Etre soi ou se donner un genre ? ». Sans vouloir épuiser le sujet, nous vous proposons quelques réflexions sur le sujet. D'autres viendront plus tard ...



Dossier publié dans *Passy Notre-Dame* n° 513, février 2012

Antoine L. de LAIGUE

Ambivalence, p. 2. **Notre corps serait-il neutre ?**, p. 3-4. **Du dialogue des sexes**, p. 5-6.

Il se dit parfois qu'il faut avoir « l'esprit ouvert ». Cette obligation semble supposer que l'on doive valider toute théorie ou toute situation au motif qu'elle existe, sans exercer son intelligence critique. Est-ce tenable ?

AMBIVALENCE

La relation que les Chrétiens entretiennent avec la culture occidentale est ambivalente. D'une part cette culture est issue de la foi chrétienne au sens où beaucoup de ses valeurs ont été inspirées par elle – les notions de personne, de bien commun, de solidarité, de caritatif ; d'autre part, elle s'est constituée en opposition à l'affirmation de Dieu au fondement de toute existence, et à l'Eglise, porteuse d'une vision de l'homme. Cette double caractéristique place les chrétiens dans une situation difficile, car il ne leur est pas toujours aisé d'identifier ce qui va dans le sens d'une juste conception de l'homme et de sa vie en société. A côté de biens réels, offerts notamment grâce à l'ingéniosité technologique, les comportements individuels participent à un délitement des liens sociaux. On dira qu'il ne faut pas être pessimiste, on a même reproché à l'Eglise de manquer de bienveillance en mettant en garde contre des risques graves pour l'humanité. Et pourtant, au milieu de la cacophonie des opinions et pratiques les plus diverses, nombreux sont ceux qui désormais soulignent les impasses dans lesquelles nous nous trouvons, sans nécessairement être chrétiens.

On a parlé de la fin des idéologies. N'est-ce pas une illusion ? Si la chute du mur de Berlin a constitué une brèche, les idéologies du tout économique, libéralisme ou marxisme, demeurent en réalité très prégnantes. Si l'on se méfie chez nous de tout ce qui a une apparence d'embrigadement, l'idéologie individualiste déploie ses effets. Non qu'il n'y ait aucune générosité, notamment dans la jeunesse, mais il y a comme un retrait de l'engagement et de la responsabilité. Nous sommes parfois timides lorsqu'il s'agit de promouvoir une vision et une pratique authentiquement humaines, car nous préférons tous le consensus au conflit, certains utilisant le conflit pour forcer un consensus supposé. Les positions ne sont jamais simples à prendre, mais il est nécessaire de prendre conscience des courants culturels pour ne pas se laisser emporter en des terres inhospitalières à l'homme. Nous sommes déjà empêchés d'envisager qu'il puisse y avoir un bien ou un mal concrètement identifiés, au motif que le choix de chacun est l'ultime critère. Si la théologie nous apprend à distinguer sans toutefois les dissocier la personne et ses actes, elle nous invite ainsi que la philosophie à nous interroger sur ce qui fonde une vie humaine. Sous l'angle de la distinction entre l'homme et la femme, nous voudrions ouvrir la réflexion.

Quelques lignes ne suffisent pas à présenter la « théorie du genre ». Nous voulons seulement donner quelques points de repères.

NOTRE CORPS SERAIT-IL NEUTRE ?

Le mot « genre » appartient au registre de la grammaire, certaines langues distinguant trois genres pour les mots, le masculin, le féminin et le neutre. Le sens qu'il reçoit aujourd'hui dans le langage désigne les personnes elles-mêmes. Là où l'on employait « sexe » pour distinguer l'homme et la femme, on utilise souvent « genre », sachant que le « genre » peut ne pas correspondre au « sexe » et qu'il existerait des personnes « transgenre ». Ainsi une personne de « sexe » masculin pourrait inscrire que son « genre » est féminin ou masculin, selon ce qui correspondrait à son choix.

Cette application de la notion de genre à la personne est née pour expliquer le phénomène des personnes qui revendiquent une identité sexuée différente de celle donnée par le corps, comme les « transsexuels », ou, tout au moins, pour en rendre compte en des termes autres que ceux d'une « représentation délirante du corps ». Cette catégorie identifiait en effet la situation de ces personnes à une pathologie. La distinction entre sexe et genre fournirait ainsi une justification théorique pour donner une légitimité sociale à cette contradiction originellement non voulue et en atténuer ainsi l'effet discriminant.

C'est cependant la reprise par les théoriciennes du féminisme qui va donner à la distinction un large écho. On connaît la fameuse affirmation de Simone de Beauvoir, selon laquelle « on ne naît pas femme, on le devient ». Elle sous-entend que l'identité féminine est uniquement le résultat d'une construction qui échappe aux individus et que l'ordre social élabore par le biais de figures déterminées (la femme au foyer, mère attentive et épouse soumise), qui sont le fait des hommes. La formule, dans sa partie négative, énonce qu'il n'existe pas de « nature féminine » signée par la naissance, et donc déterminée par le corps. Construction sociale, elle se ne réfère à aucun donné métaphysique préalable.

La découverte de la pilule contraceptive a joué un rôle non négligeable dans cette vision de la condition féminine puisqu'elle a libéré la femme de maternités à répétition et mis à distance le poids du corps. Ce que la formule de S. de Beauvoir énonçait a reçu une évidence plus grande encore, puisqu'il n'y a en principe plus de contrainte physique à une réalisation de soi pour les femmes, à l'identique de ce qui se passait pour les hommes. Le « sexe » biologique n'est donc plus déterminant pour définir ce qu'être femme signifie. Il s'y oppose même.

C'est ainsi que la distinction entre « sexe » et « genre » est devenue largement opératoire pour les féministes les plus en pointe, mais aussi dans la conception ambiante des rapports entre hommes et femmes. En réalité même, le « genre » doit être dépassé car les genres sont perméables l'un à l'autre : ne dit-on pas que les hommes ont une part de féminité et les femmes une part de masculinité, ce serait juste affaire de proportion. Les « genres » dépendent du sujet et de ses choix. Il serait même indifférent d'être masculin ou féminin, comme le prouve d'ailleurs dans le domaine économique le fait qu'hommes et femmes sont interchangeableables.

Il n'est pas rare de lire, dans des publications homosexuelles, qu'il n'y a ni étrangeté ni mal à aimer quelqu'un du même genre que soi, puisqu'il s'agit essentiellement de deux personnes qui s'aiment. La personne est ainsi comprise sans son corps, comme une essence. La contradiction de cette « déssexualisation » est qu'il n'est pourtant pas indifférent à ces personnes qu'il s'agisse d'un homme ou d'une femme. Les transformations physiques dans le cas des transsexuels, à l'origine de la distinction entre « sexe » biologique et « genre » individuel, posent aussi la question de la concordance du « sexe » et du « genre », de l'identité corporelle d'un individu donné, car la contrariété des deux provoque une réelle souffrance.

Le corps n'est donc pas si neutre qu'on voudrait le laisser entendre. Sans doute la formule de S. de Beauvoir contient-elle une méprise. La réduction de l'identité sexuée à une construction sociale ou individuelle désincarne la personne et l'empêche de recevoir une part de ce qu'elle est. Le combat pour une juste reconnaissance de la femme n'implique pas qu'il faille nier le donné corporel car il reste toujours ce à partir de quoi une personne devient ce qu'elle est et entre en relation avec l'autre.

POUR ALLER PLUS LOIN

La profondeur des sexes. Pour une mystique de la chair, Fabrice HADJADJ, Seuil, 2008, 314 p., 20 €.

La théorie du genre et la pensée chrétienne, Jacques de LONGEAUX, Conférence à NDGP, sur le site de la paroisse (www.ndgrace-passy.com), onglet « Documents ».

Masculin, Féminin, quel avenir ?, Michel BOYANCE, EDIFA/Mame.

Le gender – La controverse, Tony ANATRELLA, Téqui, 2011.

Corporellement donnés à eux-mêmes, l'homme et la femme sont en relation l'un avec l'autre nativement. On naît toujours de l'union d'un homme et d'une femme. Y a-t-il un dialogue possible entre les sexes ?

DU DIALOGUE DES SEXES

La relation entre les hommes et les femmes a toujours existé. Elle fait partie de la condition humaine et notre histoire est succession des générations. Les formes de la mise en œuvre sociale de cette relation et de la distinction des sexes varient selon les sociétés. La nôtre est particulière. D'une part l'avènement progressif du sujet personnel, distinct du collectif, et la prédominance de la sphère technique et économique ont progressivement fait apparaître les déséquilibres entre les hommes et les femmes. D'autre part la forme qu'ont pris cette conscience et le poids des habitudes sociales a conduit à un conflit entre les femmes et les hommes, celles-ci revendiquant, à juste titre, d'être traitées en égales des hommes et menant un combat pour conquérir collectivement un pouvoir qui leur avait été refusé.

Cela est rapidement exprimé bien sûr, mais traduit un climat traversé de tensions électriques. Les tensions cependant font aussi partie de notre condition, au niveau personnel comme au niveau collectif. Elles manifestent que se trouve engagé le lent travail du salut offert par la Révélation biblique. De quoi s'agit-il en effet ? De la reconnaissance mutuelle des hommes et des femmes, de leur égale dignité comme de leur différence. Le point délicat dans les débats contemporains sur le sujet porte sur l'idée que l'égalité ne peut être conçue et vécue que sur le mode de l'identité ou de la ressemblance.

La vision moderne de l'existence humaine est économique, exclusivement ordonnée à la production et à la consommation de richesses. Dans ce contexte l'identité masculine et féminine est insignifiante, sauf pour les « cœurs de cible » commerciaux, car les rôles sont interchangeables et il n'y a de réussite que celle attestée par l'efficacité ou l'utilité économique. C'est pourquoi la notion de « genre » trouve un terrain propice à son développement. Elle paraît au fond résoudre la concurrence entre les sexes, une concurrence fondée précisément dans la différence sexuelle. L'évacuer théoriquement pourrait être une manière d'instaurer l'égalité effective des individus.

Le récit biblique de La Genèse, aux chapitres 2 et 3, énonce deux caractéristiques de la condition humaine qui se déploie à l'ombre du serpent trompeur. La première porte sur le fait que l'homme n'est pas Dieu, qu'il est créé par lui et que, s'il se prend pour lui, il court à la mort. L'idée que je puisse choisir mon genre indépendamment de ma condition corporelle ne participe-t-elle pas de cette illusion ? Cette illusion se manifeste dans la confusion intérieure de la personne, divisée entre son

corps et son rêve, et elle rend difficile la relation à autrui, faite de communion et d'altérité. La seconde caractéristique porte sur la relation entre l'homme et la femme. Soudain, leur corps sexué semble les inquiéter, comme s'il avait perdu sa signification originelle, et ils se font un pagne. La domination de l'un sur l'autre, exprimée sexuellement, devient le lot commun d'une humanité livrée à ses désirs.

Ainsi donc la différence sexuelle entre l'homme et la femme porte en elle un ferment de méconnaissance et de violence. La communion espérée est contrariée. Suffirait-il de renverser le sens de la domination pour trouver ce qui est désiré ? Faudrait-il que la femme domine l'homme pour que soit rétabli l'équilibre ? Faudrait-il nier la différence inscrite corporellement pour instaurer une communion ? Notre culture revendique le respect des différences et tente par tous les moyens de les nier ou de les gommer. Cette contradiction indique que le chemin inventé par l'homme en son conseil se terminera en impasse.

Un monde sans Dieu aboutit à nier ce qui, dans la condition humaine, porte encore la marque ineffaçable de l'altérité. Il n'est pas simple d'aimer l'altérité, d'aimer le fait d'être créé pour entrer en relation avec un autre que soi, différent, réellement différent quoique de même nature. C'est en effet sortir du rêve d'être seul ou d'être centre, d'être origine et fin de soi-même, de se suffire et d'utiliser autrui comme auxiliaire de son propre épanouissement. C'est bien là où l'humanité se découvre blessée, sans la joie qu'offre la reconnaissance mutuelle. La différence sexuelle est promesse d'une communion et elle pointe vers la vie reçue et transmise, promise à la plénitude éternelle, non vers l'exténuation des biens terrestres qui ne combleront pas le manque originel.

Le remplacement de la catégorie du « sexe » par celle du « genre » n'est pas nécessaire pour asseoir le travail sur la mutuelle reconnaissance des hommes et des femmes, y compris dans l'organisation sociale, elle porte même en elle une source de confusion car elle entraîne l'évasion de notre condition réelle. De quoi faire capoter une œuvre bonne. Qui est l'homme ? Qui est la femme ? Ce qui est sûr, c'est que l'un ne va pas sans l'autre, que l'un ne peut devenir ce qu'il est sans l'autre, en face à face, en dialogue. Mais peut-être y a-t-il aussi à chercher de quelle manière le face à face deviendra non celui d'un combat sans merci, mais celui d'une découverte mutuelle, onéreuse et purificatrice. Sans doute sera-t-il alors nécessaire qu'ils se regardent en acceptant de se recevoir de Dieu lui-même.

La poésie pourrait peut-être venir au secours de la raison perdue dans ses théories. Les mots sont encore à venir du chant de l'homme par la femme et de la femme par l'homme. La poésie appartient au registre de la gratuité, elle peut délivrer de la fascination technique ou économique, elle peut, par d'autres voies, rendre l'homme et la femme à eux-mêmes. Et les chrétiens sauront accompagner ce chant, souvent douloureusement modulé, grâce au lien salvateur qui unit le Christ à son Eglise.